

# « Mourir comme dans un piège à rats »

## La guerre des gaz et le soldat de la Grande Guerre.<sup>1</sup> [Traduction]

par Tim Cook

Dans sa pièce de théâtre intitulée *Ah! Que la guerre est jolie!*, publiée en 1963, Joan Littlewood décrit, par des chansons et des satires, la Grande Guerre comme une farce désespérée au cours de laquelle des soldats ont été sacrifiés pour combler les aspirations de généraux incompetents et meurtriers.<sup>2</sup> Lorsque le film de Richard Attenborough, portant le même titre, est sorti en 1969, il a connu une renommée mondiale. Pour ceux qui étaient touchés par la guerre du Vietnam, le film de Attenborough semblait offrir un aperçu du caractère démentiel universel de la guerre. Bien que la pièce polémique *Ah! Que la guerre est jolie!*, porte davantage sur les années 1960 que sur la période de 1914-1918, deux scènes du film constituent un point de départ utile pour l'évaluation du rôle des gaz toxiques durant la Première Guerre mondiale.

La première scène mémorable est celle au cours de laquelle quatre soldats entonnent une chanson au sujet d'une attaque au gaz imminente :

*On nous a prévenus*

*qu'il y aurait une attaque au gaz  
ce soir.*

*Comme il n'y a qu'un masque pour  
nous quatre,*

*remercions le ciel que trois d'entre  
nous puissions courir*

*afin qu'un seul puisse l'utiliser...*  
[Traduction]

Ce couplet, conforme aux chansons irrévérencieuses que l'on entendait dans les tranchées à l'époque, souligne le manque de préparation initiale du haut commandement allié et des soldats

pour combattre les effets des gaz. Comme cette scène se situe au début du film, elle donne un aperçu de ce qui s'est réellement produit durant les premiers stades de la guerre des gaz en 1915. Après la première attaque au chlore gazeux, les officiers supérieurs ont tenté, tant bien que mal, de trouver un dispositif de protection contre le nouvel agent chimique. L'élaboration d'une doctrine défensive fut désordonnée et ponctuelle, et les soldats, qui recevaient des messages contradictoires et des masques à gaz bizarres, étaient troublés. Dans cette scène, les soldats qui chantent dépeignent crûment le désespoir, une image qui correspondrait bien aux souvenirs de la plupart des simples observateurs de la guerre. Mais après les quatre premières attaques au gaz mortel qui ont eu lieu sur le front de l'Ouest en avril et en mai 1915, la mise au point et l'utilisation de masques protecteurs contre le chlore a été très efficace. Cependant, si les masques empêchaient les agents chimiques de ravager les poumons des soldats, le gaz toxique ne disparaissait pas du champ de bataille, comme la plupart des historiens l'ont laissé entendre en y prêtant peu d'attention dans leurs écrits.<sup>3</sup> Pire encore, il ne perdait pas son efficacité.

Une autre scène du film de Attenborough — qui a lieu à la fin de la guerre — fait contraste avec celle des quatre soldats qui chantent au début du conflit. Il n'y a aucune chanson dans cette deuxième scène. En fait, on n'entend presque rien, comme si toute forme de vie avait disparu du front de l'Ouest. La scène représente tout simplement un soldat portant un masque à gaz, avançant implacablement dans le

couloir décontaminé marqué par des bandes de ruban dans une zone contaminée par le gaz. Malgré sa ressemblance avec un insecte, le soldat continue de progresser sur le terrain rendu inutilisable par les agents chimiques, qui illustre l'environnement dans lequel les soldats devaient non seulement survivre, mais aussi combattre. Si les attaques au gaz étaient occasionnelles en 1915, le front de l'Ouest n'était plus qu'un environnement gazeux en 1918 et les quatre blagueurs, portant une cape de tissu, avaient été remplacés par le soldat au masque à gaz.

Afin de bien interpréter ces deux scènes du film, il faut d'abord comprendre que la plupart des historiens ont sous-évalué le rôle du gaz toxique durant la Grande Guerre. La majorité d'entre eux ont estimé qu'après que le chlore a brûlé les poumons des malheureux, qui se trouvaient à la deuxième bataille d'Ypres en avril-mai 1915, où ceux qui ont été enveloppés dans les nuages mortels n'avaient aucune ou presque aucune protection, la distribution subséquente de masques à gaz a réduit le gaz toxique à un simple désagrément. Selon l'historien officiel britannique James Edmonds, « le gaz a permis d'obtenir un succès local; il a rendu inutilement la vie des soldats inconfortable. »<sup>4</sup> James Edmonds s'est tout simplement trompé. Malheureusement, peut-être en raison de la grande influence des récits officiels, les historiens subséquents ont également minimisé la tâche difficile des soldats qui devaient survivre dans l'environnement gazeux du front de l'Ouest en supposant que le gaz était devenu inefficace ou que ses effets

étaient annulés par les masques à gaz.

Au cours des dernières années, il y a eu plusieurs réévaluations de la guerre des gaz; des auteurs comme Fritz Haber et Donald Richter nous ont permis de mieux comprendre cette arme. Grâce à l'ensemble de leur recherche, ces deux études, en profondeur, leur ont permis de conclure que le gaz ne fut pas, en dernier ressort, une arme importante.<sup>5</sup> Il est difficile de déterminer pleinement les répercussions du gaz, et en fait, il faut noter que le chiffre officiel approximatif de 100 000 morts et d'un million de pertes attribuables au gaz est minime comparativement à ceux causés par les mitrailleuses et l'artillerie. Cependant, le nombre de pertes attribuables au gaz, accepté avec réticence, est sans aucun doute beaucoup plus considérable que si l'on pouvait compter le nombre de blessures directement attribuables aux chars ou aux baïonnettes. Néanmoins, en étudiant simplement le nombre de pertes, il serait possible de conclure que le gaz n'a pas joué un rôle important et qu'il ne fut certainement pas, comme on l'a d'abord pensé, l'arme qui a permis de remporter la guerre. Cela correspondrait à considérer le gaz comme une sorte d'agent idéal - l'arme décisive qui n'a pas permis d'obtenir la victoire. Durant la Grande Guerre, aucune arme n'a permis à elle seule d'obtenir la victoire sur le champ de bataille, que ce soit l'infanterie, les chars, la puissance aérienne ou même l'artillerie. La clé du succès fut l'élaboration d'une doctrine offensive interarmes.<sup>6</sup> Pourquoi le gaz aurait-il dû faire mieux? Le gaz a joué son rôle le plus important en combinaison avec d'autres armes.

En outre, afin de juger les effets du gaz toxique, il ne faut pas se limiter simplement à tenter de dénombrer les pertes qui y sont attribuables. Déjà, cela n'est pas une tâche facile puisque les victimes du gaz étaient difficiles à déterminer et étaient souvent mal classées, en bloc, avec des pertes plus générales. Les morts n'ont pas de symptômes; ils ne toussent pas. Ont-ils été tués par une

balle qui a perforé leurs poumons ou par le gaz phosgène? Habituellement, on attribuait les décès à la première cause même si le gaz avait aussi contribué à leur triste sort. Cependant, les pertes ne constituent pas le seul moyen de juger de l'efficacité d'une arme en temps de guerre. Le rôle le plus efficace du gaz toxique, sur le champ de bataille, a été de perturber les soldats, particulièrement lorsque les obus à gaz sont devenus monnaie courante en 1917. Le gaz exacerbait les frictions et semait la confusion : il perturbait les communications et la logistique, nécessitait la réévaluation des tactiques sur le champ de bataille et complétait l'arsenal déjà formidable de l'artillerie en agissant comme un agent d'attrition sur chaque soldat, tant sur le plan mental que physique. Utilisé occasionnellement en 1915 et en 1916, le gaz est devenu une arme constante et déconcertante sur le champ de bataille qui a paralysé les mouvements des soldats et les a tous

### ***Il est difficile de déterminer pleinement les répercussions du gaz***

tourmentés durant la dernière année de la guerre. À partir des deux scènes du film et de la citation de James Edmonds, nous allons examiner, dans le présent article, les divers rôles de la guerre des gaz



**Nuages menaçants : combats au milieu des gaz sur le Front occidental. (Document obtenu des Archives nationales du Canada)**

durant la Grande Guerre, puis décrire précisément les façons dont le gaz toxique a directement touché les soldats des tranchées.

### **L'UTILISATION DU GAZ DURANT LA GRANDE GUERRE**

La majorité des historiens ne savent pas grand chose du gaz toxique et de son rôle durant la Grande Guerre. Pourtant, la plupart d'entre eux ont entendu parler de la première émission de chlore gazeux lors de la deuxième bataille d'Ypres en avril 1915 et ont lu à ce sujet. Après la première phase mobile de la guerre, les forces en présence se sont trouvées dans une impasse sur le front de l'Ouest en 1914 en raison des barbelés, des champs de tir croisés des mitrailleuses, de l'appui de l'artillerie et de renforts apparemment massifs. Ces éléments combinés ont mis fin à la guerre mobile et ont rendu permanentes ce qui n'était, au début, que des tranchées temporaires. Conscients qu'ils ne pouvaient remporter la guerre sur deux fronts, les Allemands devaient briser l'impasse. Comme ils possédaient 80 p. 100 des industries chimiques et comptaient parmi leurs rangs les scientifiques les plus intelligents, les Allemands ont commencé à faire des expériences avec des agents chimiques.<sup>7</sup> Après avoir tenté en vain, à quelques reprises, d'utiliser efficacement les gaz lacrymogènes, ils ont opté pour le chlore, qui était meurtrier et facile à transporter.

Bien qu'on ait considéré le chlore comme un produit chimique approprié pour tuer et frapper d'incapacité l'ennemi, l'idée d'utiliser du gaz toxique pour exterminer l'ennemi comme de la vermine répugnait à bon nombre de généraux supérieurs allemands. Même si les armes conventionnelles avaient causé plus d'un million de pertes durant la première année de la guerre, on estimait que le gaz était une arme immorale créée par des scientifiques — et non des soldats — pour étouffer un ennemi sans défense. Néanmoins, on a jugé que son usage était nécessaire puisque la guerre de manœuvre s'était transformée en attaques frontales

contre des défenseurs préparés, enfouis dans des tranchées. Comme le gaz s'infiltrait dans les positions défensives où les soldats s'abritaient, on espérait qu'il les obligerait à en sortir. Cependant, sans l'appui total des commandants supérieurs allemands, la première utilisation du chlore à Ypres fut surtout une expérience. Son rôle plus important fut de faire diversion pour couvrir le mouvement de plusieurs divisions vers le front de l'Est.<sup>8</sup>

Comme l'utilisation des gaz lacrymogènes avait été un échec et qu'il avait fallu attendre ensuite plusieurs semaines pour que le vent soit approprié à l'émission du chlore, le succès retentissant du premier nuage de gaz émis le 22 avril fut surprenant pour le haut commandement allemand. En effet, deux divisions françaises, une division continentale et une coloniale, ont paniqué et se sont enfuies, laissant derrière la 1<sup>re</sup> Division canadienne inexpérimentée sur leur droite, dans une position compromise et intenable. Les effets des agents chimiques étaient terribles : les victimes toussaient et s'étouffaient et les hommes terrifiés déposaient leurs armes pour agripper leur gorge étranglée et essayer de respirer malgré leurs voies respiratoires brûlées. Comme leurs poumons étaient incapables d'éliminer les fluides naturels de l'organisme, les hommes qui avaient été gravement touchés mourraient littéralement étouffés, crachant du sang et de la bile jaune, tandis que leur peau devenait verdâtre, puis bleue. Comme l'un des survivants canadiens l'a fait observer : « Il est impossible de décrire véritablement la terreur et l'horreur que cette pestilence abominable et écœurante a semées parmi nous. »<sup>9</sup>

Malgré la panique répandue et l'appréhension que cette nouvelle arme terrifiante a occasionnée, la deuxième attaque au chlore ciblant directement la 1<sup>re</sup> Division canadienne deux jours plus tard n'a pas eu le même effet. Certains soldats ont suffoqué ou ont été frappés d'incapacité, mais la plupart d'entre eux ont mouillé des chiffons

avec de l'eau et de l'urine pour couvrir leur nez et leur bouche afin de se protéger contre le gaz; un nombre suffisant d'entre eux ont survécu et ont été assez disciplinés pour ouvrir le feu sur les rangs serrés de l'infanterie allemande qui attaquait. Néanmoins, le chlore a encore causé des décès et des mutilations. Selon un rapport d'une compagnie du 15<sup>e</sup> Bataillon d'infanterie canadien, il était impossible de respirer dans le nuage de gaz et les soldats se plaignaient de l'impression « d'avoir de l'ouate de coton dans leurs poumons... Les effets du gaz étaient tellement graves que certains en sont morts et que les survivants étaient à toute fin pratique inaptes. »<sup>10</sup> Comme l'un des survivants l'a fait observer plusieurs années plus tard, les soldats agrippaient leur gorge et suffoquaient à cause de leurs brûlures aux poumons; « l'effet du gaz [sans masques] nous a perturbés bien plus que tous les obus ou les mitraillettes. »<sup>11</sup> Si les Canadiens avaient baissé les bras ou si les Allemands avaient lancé plus d'unités dans l'ouverture ainsi créée, ils

### **La majorité des historiens ne savent pas grand chose du gaz toxique et de son rôle durant la Grande Guerre.**

auraient pu encercler 50 000 Britanniques et Canadiens au saillant d'Ypres. Cela aurait été un véritable désastre. Mais cela ne s'est pas produit puisque les Canadiens asphyxiés, malgré leurs vomissements et le fait qu'ils n'étaient appuyés que par de maigres troupes alliées, ont vaincu l'infanterie allemande qui, non munie de masques à gaz, avançait lentement tant bien que mal derrière ses propres nuages de gaz. Les lignes des deux adversaires se sont stabilisées peu de temps après, mais la possibilité d'avoir failli perdre le saillant d'Ypres en a incité plusieurs à suggérer qu'on avait finalement découvert une arme « décisive ». Ce ne devait toutefois pas être le cas, et après avoir effectué quatre autres attaques chimiques paralysantes,

mais non victorieuses, contre les troupes britanniques, les Allemands se sont déplacés sur le front de l'Est où les vents leurs étaient plus favorables.

Cela a permis aux troupes qui se trouvaient sur le front de l'Ouest de connaître un bref répit; cependant, des milliers de Russes mal équipés ont été malheureusement tués. Malgré le massacre causé par les gaz chimiques, ces derniers n'ont pas permis d'effectuer d'autres percées considérables. Les soldats sur les flancs survivaient toujours aux attaques de gaz; l'artillerie réussissait toujours à établir un barrage défensif et l'on pouvait toujours trouver des renforts. Comme résultat, l'utilisation des gaz a connu une période de latence entre la fin de 1915 et le début de 1916. Elle n'avait jamais été populaire auprès des soldats de première ligne et leurs doutes se sont accrus après que l'on a fait toute une publicité au sujet de cas où les nuages de gaz avaient été repoussés sur les troupes à Loos, le 25 septembre, lorsque les Britanniques ont utilisé le chlore pour la première fois. Par la suite, l'utilisation de contenants libérant des nuages de gaz a été détournée vers la périphérie et a été associée aux chimistes qui les avaient créés.

Les soldats détestaient intensément la guerre chimique, mais des gaz encore plus meurtriers ont été rapidement mis au point : le chlore a été remplacé par le phosgène et le diphosgène qui avaient des effets plus meurtriers et qui étaient plus difficiles à identifier au moyen de l'odorat. Puisque le phosgène ne causait pas immédiatement de brûlures aux poumons comme le chlore et que ses effets se manifestaient quelque temps après son émission, il était encore plus décourageant de voir un soldat apparemment en bonne santé s'effondrer plusieurs heures après une attaque et commencer à respirer bruyamment et à tousser. Le phosgène et d'autres gaz semblables empêchaient l'évacuation de l'eau par les poumons. En quelques heures, les poumons des victimes se remplissaient d'eau et elles pouvaient

cracher quatre pintes de liquide à l'heure. Elles s'affaiblissaient progressivement et, en fin de compte, étaient incapables d'expulser le liquide. C'était une mort horrible. Comme un observateur l'a écrit : « Là, assis sur le lit, luttant pour respirer, les lèvres pourpres, le teint blafard, il y avait un magnifique jeune Canadien asphyxié par le chlore, qu'on ne pouvait sauver... Je n'oublierai jamais son regard lorsqu'il s'est tourné vers moi et m'a dit en râlant : « Je ne peux pas mourir! Est il possible que l'on ne puisse rien faire pour moi? » »

Devant de telles situations, il n'est guère surprenant que le gaz ait été perçu comme une arme horrifiante. Mais puisque les Allemands, les Britanniques et les Français utilisaient, dès le début de 1916, des unités spécialisées pour effectuer des attaques au gaz, peu de gens ont continué à percevoir le gaz comme une arme immorale. Néanmoins, les victimes les plus courantes des gaz toxiques — la « pauvre infanterie sanguinolente » — ont continué de le craindre et de s'en méfier.

Et pourtant, les attaques d'envergure au gaz étaient peu fréquentes. En effet, les milliers de contenants nécessaires pour créer un nuage dense étaient difficiles à déployer sur les lignes de front et les fantassins détestaient être positionnés à proximité de ces derniers puisque des obus égarés

### **le port d'un masque — même dans des conditions idéales — était démoralisant**

pouvaient percer les contenants de gaz, qui se répandraient dans leurs tranchées. Même lorsque le gaz était libéré, c'est l'infanterie qui était la cible de la riposte hargneuse de l'ennemi, et non les compagnies spécialisées dans l'émission des gaz, qui se retiraient rapidement du front. La mise au point de l'obus au gaz a modifié l'utilisation tactique des armes chimiques. Lors du massacre de Verdun, qui a fait rage de février à novembre 1916 et qui a entraîné plus de 700 000 pertes, les Français ont d'abord utilisé des obus

au gaz, tandis que les Allemands les perfectionnaient. Contrairement aux nuages de gaz imprévisibles,



**Raids d'appui : projecteurs de gaz utilisés sur la colline 70, août 1917. (Document obtenu des Archives nationales du Canada)**

l'obus au gaz pouvait maintenant être dirigé vers une cible précise, garantissant ainsi une relative sécurité aux troupes qui l'employaient, et les officiers d'état major ont commencé à comprendre les possibilités de l'utilisation d'obus chimiques pour appuyer et compléter leurs plans de tir. Bien qu'on ait distribué aux soldats des masques assez efficaces dès le début de 1916, comme les obus à gaz tombaient presque silencieusement durant les bombardements d'explosifs détonnants, de nombreux soldats étaient pris par surprise. Seulement quelques obus chimiques suffisaient à occasionner des pertes et à obliger un nombre considérable de soldats à mettre leur masque.

Mis à part le nombre régulier de pertes attribuables au gaz, le port d'un masque — même dans des conditions idéales — était démoralisant. Les soldats pouvaient à peine voir au delà de 10 verges lorsqu'ils portaient ce masque affreux et ils avaient toujours peur que l'ennemi les surprenne alors qu'ils étaient à demi aveuglés. Les masques isolaient les soldats et les obligeaient à affronter leurs peurs

seuls, sans le coup d'œil compréhensif d'un compagnon et avec pour seul bruit leur propre respiration. Le plus léger mouvement occasionnait un sentiment intense de suffocation; la salive et les vomissures remplissaient le masque et les soldats avaient constamment peur que le filtre du masque soit endommagé. Tous ces facteurs faisaient du gaz toxique une arme utile et efficace qui visait à causer des pertes et à diminuer gravement le moral. En outre, il était difficile de respirer au moyen de masques à gaz au charbon. Les soldats devenaient rapidement épuisés en raison de leur respiration laborieuse qui ne permettait pas à une quantité suffisante d'oxygène de pénétrer dans leurs poumons; par conséquent, les soldats ne pouvaient même pas effectuer de légers exercices physiques. C'était l'une des raisons pour lesquelles on a utilisé de plus en plus les gaz à mesure que la guerre se prolongeait; son usage a doublé chaque année jusqu'en 1917 et a quadruplé de 1917 à 1918. Les gaz toxiques sont devenus une arme essentielle durant une guerre qui était axée sur une politique d'attrition.

On a mis au point de nouveaux gaz pour rendre encore plus misérable la vie des soldats sur le front. Les obus à croix bleue que les Allemands ont commencé à utiliser au début de 1917 contenaient de la fine poussière et des gaz qui, lorsqu'ils étaient inhalés, occasionnaient une toux, des étournelements et des vomissements intenses. Les soldats qui devaient enlever leur masque étaient victimes des obus à gaz meurtriers subséquents. L'utilisation simultanée d'obus à gaz et d'explosifs détonnants durant les bombardements rendait les soldats encore plus vulnérables. Tandis que les explosifs détonnants faisaient des victimes au hasard et que les soldats cherchaient frénétiquement à se mettre à l'abri, la priorité n'était pas toujours de mettre son masque. En plus, dans la cacophonie du bombardement, on n'entendait habituellement pas le léger éclatement des obus chimiques. Même si les soldats avaient reçu une formation suffisante pour déterminer la présence de gaz

durant un bombardement, on a souvent noté que les masques étaient arrachés de leur visage par la force de l'explosion des obus. Le jumelage des obus au gaz et des explosifs détonnants est donc devenu une méthode efficace d'infliger des pertes.

Lorsque les Allemands ont commencé à utiliser le gaz moutarde à l'été 1917, ils ont changé la nature de la guerre chimique pour toujours. Durant les trois premières semaines de son utilisation et pendant la préparation de l'offensive britannique dans les Flandres, ce gaz a causé plus de 14 000 pertes seulement dans le corps expéditionnaire britannique (CEB).<sup>13</sup> Le gaz moutarde occasionnait non seulement des brûlures aux poumons comme les gaz conventionnels, mais aussi des brûlures cutanées. Même de faibles doses du gaz causaient des vésicules suppurantes et une cécité temporaire. C'était une arme terrifiante qui semblait nier tout ce que l'on avait dit aux soldats jusqu'ici durant la guerre — grâce à un masque à gaz, vous serez en sûreté. Non seulement le gaz moutarde occasionnait des brûlures et la cécité, mais il était également persistant. Contrairement au chlore et au phosgène qui se dissipaient en quelques minutes ou en quelques heures suivant les conditions météorologiques, le gaz moutarde demeurait actif, en latence dans la boue et l'eau sur le champ de bataille. Lorsqu'un soldat se déplaçait dans cette zone quelques jours ou quelques semaines plus tard, particulièrement après que le soleil avait réchauffé le sol et libéré les vapeurs, il pouvait être victime du gaz moutarde, devenir aveugle, subir des brûlures ou commencer à tousser de façon sèche et opiniâtre et souffrir par la suite d'infection des bronches.

Le gaz moutarde semblait frapper au hasard et on a relevé de nombreux cas de soldats infectés qui, sans le savoir, contaminaient leurs camarades à cause des effets résiduels. Un seul homme contaminé par des résidus de gaz moutarde sur ses vêtements et ses

bottes pouvait, particulièrement en hiver, infecter tous les habitants d'un abri pressés les uns contre les autres pour se réchauffer.<sup>14</sup> De même, les médecins et les infirmiers subissaient constamment des brûlures et étaient souvent victimes de nausées lorsqu'ils opéraient des victimes du gaz. Oubliez l'esprit sportif et le fait que le gaz « n'était pas fair play »; c'était un fléau qui pouvait polluer le sol pendant des jours et des jours et les soldats pouvaient en être victimes aussi bien dans les latrines que pendant leur sommeil.

### **Les gaz toxiques étaient efficaces pour tuer les bêtes de somme et rendre le système logistique inutilisable pendant des périodes considérables.**

Lors de la bataille de Passchendaele à la fin de l'été 1917, les Allemands ont compris les propriétés du gaz moutarde et les avantages d'en propulser dans les zones avant et les points éventuels de parachutage afin de les rendre inhabitables particulièrement, comme on l'indiquait dans un rapport diffusé par le CEB, « la veille d'une attaque anticipée. »<sup>15</sup> Les gaz sont devenus partie intégrante de la doctrine défensive allemande; les artilleurs utilisaient des attaques préventives non seulement pour infliger des pertes, mais aussi pour obliger les attaquants éventuels à porter leurs masques pendant des heures afin de diminuer ainsi leur efficacité au combat. Le gaz moutarde n'était pas aussi meurtrier que les gaz qui s'attaquaient aux poumons, mais il entraînait un nombre beaucoup plus élevé de blessures mineures. Malgré son succès éprouvé sur le champ de bataille, ce n'est que durant les derniers mois de la guerre que les Alliés ont réussi à produire du gaz moutarde, et jusque là, ils ont continué à utiliser les autres gaz meurtriers qui s'attaquaient aux poumons. Toutefois, les effets psychologiques des gaz étaient toujours démoralisants et dans une lettre écrite par un fantassin allemand du 99<sup>th</sup> Reserve Infantry Regiment, ce dernier avouait

franchement que : « Nous sommes dans un état de préparation jour et nuit... Il n'y a rien de plus terrible que le gaz. »<sup>16</sup>

Durant les deux dernières années de la guerre, les obus à gaz étaient non seulement dirigés contre les soldats, mais aussi contre les animaux qui se trouvaient sur les lignes de communication. Sir Basil Liddell Hart a écrit que les chevaux « tombaient comme des mouches » à cause du gaz.<sup>17</sup> Ceux qui survivaient étaient affaiblis et succombaient à toute une collection d'autres maladies résultant des agents chimiques. Comme les chevaux et les mulets étaient obligés de marcher péniblement sur des routes contaminées par le gaz moutarde, les conséquences étaient particulièrement horribles; les animaux étaient continuellement victimes de brûlures et d'infections aux pattes et aux sabots.<sup>18</sup> L'environnement gazeux a joué un triste rôle dans la courte espérance de vie d'un cheval qui, comme le faisait remarquer un officier du corps vétérinaire de l'armée canadienne, était d'environ six jours.<sup>19</sup> Les gaz toxiques étaient efficaces pour tuer les bêtes de somme et rendre le système logistique inutilisable pendant des périodes considérables.

En plus de perturber les lignes de communication, le gaz était particulièrement efficace contre les artilleurs ennemis. Bien que les fantassins aient parfois été amers parce qu'ils avaient l'impression qu'une règle tacite interdisait aux artilleurs de se bombarder les uns les autres et qu'ils centraient leur attention sur ceux qui se trouvaient sur les lignes de front, l'évolution progressive d'une doctrine efficace de contre batterie a obligé les artilleurs à se viser mutuellement. Pour arrêter un assaut ou aider sa propre infanterie à franchir le no man's land, il fallait perturber la cadence de tir de l'ennemi. Des tirs de contre batterie chimiques constituaient un moyen efficace de harceler l'ennemi. Peu importe la formation reçue par les membres d'une équipe de pièces d'artillerie, le port de masques à gaz gênait

grandement le déclenchement des fusées pour projectiles et la cadence du tir. On imagine sans peine les artilleurs, dénudés jusqu'à la taille, remplissant continuellement leurs pièces d'obus. Comme le gaz moutarde contaminait les parties du corps qui étaient dénudées ou humides, telles que les aisselles, le dos, les jambes et les organes génitaux, il n'est guère surprenant que les artilleurs aient craint un déluge d'obus chimiques. Tandis que les obus ordinaires ne pouvaient pas toujours atteindre les batteries ennemies camouflées, le fait de recouvrir des zones entières d'un nuage de gaz chimique constituait une méthode efficace pour perturber la cadence du tir. Selon un historien des régiments d'artillerie, « Le gaz était l'arme la plus efficace des Allemands contre l'artillerie ». <sup>20</sup> Les Alliés ont donc utilisé eux aussi le gaz pour écraser les équipes de pièce allemandes et on a diffusé à toutes les batteries du CEB des instructions expliquant que le gaz toxique était souvent plus utile que les explosifs détonnants pour réprimer le tir provenant de positions défensives fortifiées ou de l'artillerie ennemie dissimulée. <sup>21</sup> Tout au long de la guerre, l'utilisation des techniques de contre batterie a progressé et ces dernières sont devenues la branche la plus scientifique de l'artillerie. Pour les membres de l'artillerie scientifique de pointe, le gaz toxique est devenu un outil essentiel afin de cibler et de perturber les artilleurs ennemis. <sup>22</sup>

Après avoir perfectionné leurs tactiques d'artillerie offensives contre les Russes durant les campagnes menées en 1917 sur le front de l'Est, les Allemands les ont mises en œuvre sur le front de l'Ouest. Tout au long de l'ambitieuse offensive allemande qui s'est déroulée en mars 1918, des troupes d'assaut spécialisées utilisant des tactiques d'infiltration se sont fiées beaucoup au gaz pour semer la confusion dans les rangs des Britanniques et des Français. Ils ont employé les obus au gaz pour isoler les défenseurs et établir des barrages chimiques afin de contourner des zones de résistance. Les obus chimiques ont également joué un rôle important dans la diminution de l'efficacité au combat et dans la

lassitude ressentie par certains des défenseurs. Durant une conférence des conseillers chimiques qui a eu lieu lors des derniers stades de l'offensive, le Lieutenant colonel Harold Hartley des British Gas Services a fait observer qu'un tiers des pertes du CEB étaient attribuables au gaz. <sup>23</sup> Cependant, la guerre des gaz n'était pas unilatérale. Tandis que les Allemands utilisaient des armes chimiques durant leurs attaques de choc, les Britanniques et les Français lançaient ensuite des doses de gaz considérables sur les troupes d'appui allemandes. Comme les approvisionnements, les munitions, les renforts, les animaux et les pièces d'artillerie étaient entourés d'un nuage de gaz, les soldats allemands de première ligne déjà sur déployés devenaient encore plus vulnérables. Dans le cadre de la doctrine défensive interarmes alliée, le gaz a joué un rôle important dans la perturbation des voies de communication allemandes et fut l'une des principales raisons de l'échec de l'offensive du mois de mars.

Ayant perdu des centaines de milliers de soldats blessés ou tués durant l'offensive de mars sans avoir gagné, ou si peu, de territoire stratégique important, les armées allemandes ont dû se replier sur la défensive à l'Ouest. Elles ne connaîtraient aucun répit. À compter de l'offensive d'Amiens qui a commencé le 8 août, les armées alliées ont pilonné toutes les lignes allemandes. Désespérés, les défenseurs, surpassés en nombre et en obus, ont largement utilisé le gaz toxique pour saturer des zones considérables du front, dans l'espoir d'amoindrir l'efficacité au combat des soldats alliés, de les épuiser et de ralentir leur progression régulière. Les batailles des « 100 derniers jours » se sont continuellement déroulées dans cet environnement totalement envahi par les gaz. Le stress considérable occasionné par la progression sous le tir ennemi était accru exponentiellement par l'aveuglement et l'isolement occasionnés par le masque à gaz et la respiration difficile; la terreur ressentie durant la défense des tranchées sous une pluie d'obus et d'agents chimiques est inimaginable.

Bien que les obus chimiques aient été utilisés sur une grande échelle durant les « 100 derniers jours », le gaz était quand même une arme aléatoire puisque certains soldats étaient inmanquablement visés et d'autres, qui se trouvaient sur des fronts plus tranquilles, n'avaient guère besoin de leur masque. Ailleurs, les conditions météorologiques ou les faibles concentrations d'obus chimiques réduisaient l'efficacité du gaz. Néanmoins, le gaz toxique était devenu partie intégrante de toutes les tactiques offensives, et en 1918, le nombre d'obus chimiques représentait environ 25 à 40 p. 100 de tous les projectiles d'artillerie. <sup>24</sup> Dans un rapport américain rédigé après la guerre, on faisait observer en toute franchise : « Durant les deux derniers mois, la guerre des gaz a commencé à ressembler à l'utilisation des tirs d'explosifs détonnants ?— le lancement continu d'obus chimiques, ponctué par des bombardements... C'est alors que le gaz a prouvé sa supériorité extraordinaire sur les explosifs détonnants grâce à ses effets autant sur les plans mental que physique. »

## LES GAZ ET LE SOLDAT DES TRANCHÉES

Si les sources historiques secondaires au sujet de la guerre sont étrangement muettes sur l'utilisation et l'effet des gaz, on n'a qu'à étudier les archives de première main des armées de toutes les nations belligérantes pour constater la progression de l'acceptation du gaz toxique, jusqu'à son intégration complète dans les doctrines offensives. Durant les deux dernières années de la guerre, le gaz n'était pas simplement utilisé au cours des grandes batailles ou sous forme d'explosions massives de contenants, mais représentait une arme constante et omniprésente. Cependant, le gaz avait principalement pour effet de blesser les soldats et de réduire leur efficacité au combat, plutôt que de les tuer. Les soldats mal entraînés, mal formés et malchanceux étaient les plus susceptibles de devenir les victimes des gaz qui s'attaquaient aux poumons, comme le phosgène. Même si le gaz était lancé au moyen

d'obus, de contenants et de projecteurs semblables aux mortiers, les soldats qui avaient reçu une bonne formation et des masques à gaz efficaces pouvaient se protéger contre les gaz qui s'attaquaient aux poumons. Toutefois, le gaz moutarde était entièrement différent puisqu'il pouvait aveugler et causer des vésicules. Il pouvait frapper n'importe qui, et dans la dernière année de la guerre, le gaz moutarde faisait un nombre régulier de victimes même dans les armées les mieux entraînées des Alliés. Cela ne signifiait pas cependant que les armées allemandes n'étaient pas touchées par le gaz; du 1<sup>er</sup> janvier au 30 septembre 1918, les Allemands ont enregistré 58 000 cas d'empoisonnement par le gaz — un indice sinistre de l'importance accordée au gaz par les Alliés ainsi que du manque de matériel, chez les Allemands, pour continuer à mettre au point des masques à gaz efficaces.<sup>26</sup>

Le gaz n'était pas simplement un agent de harcèlement disséminé sur le front. On l'utilisait pour perturber les lignes de communication, les points de démarrage de l'ennemi et pour planifier les tir de contre batterie. Les attaques chimiques étaient courantes et elles pouvaient être adaptées de manière à obtenir un succès tactique. Peu importe l'importance de l'utilisation du gaz et de son succès comme complément des bombardements plus traditionnels de shrapnel et d'explosifs détonnants, c'est en étudiant ses effets sur les soldats que l'on peut le mieux mesurer son efficacité. En effet, le résultat le plus efficace et le plus insidieux du gaz était la tension psychologique à laquelle il soumettait les soldats, ainsi que la diminution conséquente de leur efficacité au combat et de leur moral. Si l'on se contente simplement d'étudier le nombre de pertes attribuables au gaz toxique, on ne comprend pas son rôle principal, celui d'un agent d'attrition.

Toutes les armées ont compris que le gaz atteignait le moral. Par conséquent, il fallait aider les soldats à survivre dans un environnement où le gaz était omniprésent. Après la



**Le principal moyen de transport exigeait lui aussi de la protection. En 1918, un membre du Corps des vétérinaires de l'Armée canadienne fait une démonstration de l'équipement de protection contre les gaz, devant les cavaliers et les montures. (Document obtenu des Archives nationales du Canada)**

première attaque au gaz à Ypres, les Britanniques et les Français ont réagi rapidement en distribuant des masques aux soldats qui se trouvaient sur le front. Au début, ces masques ont été presque inutiles, et on peut affirmer que leur rôle premier était d'ordre psychologique. Ils donnaient une impression de protection aux soldats même si l'on n'espérait guère qu'ils puissent soutenir la tension occasionnée par d'autres attaques au gaz.<sup>27</sup>

On s'est rapidement aperçu que pour combattre la menace du gaz toxique, il ne fallait pas se limiter à distribuer des masques à gaz aux soldats et à leur souhaiter bonne chance. Il était essentiel de former les soldats pour qu'ils comprennent cette arme déconcertante. Afin de se protéger contre le gaz, il fallait qu'ils reçoivent de l'instruction et effectuent constamment des drills, jusqu'à ce que les procédures deviennent automatiques. Malheureusement, on ne considère habituellement pas cela comme l'un des aspects les plus intéressants de la guerre. On a habituellement évalué la Grande Guerre sur le front de l'Ouest selon les batailles clés qui s'y sont déroulées : la première, la deuxième et la troisième batailles à Ypres, la bataille de la Somme, de Verdun, l'offensive de mars et les 100 derniers jours. Et pourtant, c'est durant les intervalles entre ces batailles que l'instruction et les drills constants ainsi que l'évolution

tactique ont permis d'endurcir les soldats afin qu'ils puissent poursuivre les « grandes avances ». L'accent de plus en plus grand mis sur l'instruction relative au gaz tout au long de la guerre témoigne de la nécessité d'apprendre aux soldats comment survivre dans un environnement chimique; on ne pouvait pas simplement supposer qu'ils y parviendraient parce qu'on leur avait distribué des masques à gaz ou des capes antigaz.<sup>28</sup> Cette instruction continue, de plus en plus complexe, indique également que le gaz était perçu à l'époque — sinon par les historiens depuis — comme une arme dangereuse qui nécessitait des contre mesures judicieuses.

Toutes les armées ont mis sur pied des services antigaz pour enseigner des mesures défensives efficaces contre le gaz. Les méthodes pédagogiques étaient diversifiées, mais l'éducation était essentielle. On apprenait aux soldats comment identifier les gaz, les effets de ces

### **Les services antigaz... tentaient d'anticiper les mesures prises par l'ennemi.**

derniers et comment se protéger contre les pires conséquences des agents chimiques. Ce n'était pas toujours efficace puisque l'arsenal ahurissant d'agents chimiques pouvait semer la confusion même chez les soldats les plus expérimentés. Le deuxième élément important était les drills, au cours desquels on apprenait aux soldats que la vitesse avec laquelle ils enfilaient leur masque à gaz était essentielle. Ensuite, on obligeait les soldats à marcher, à s'entraîner et même à jouer en portant leur masque à gaz. Des photographies de soldats portant des masques à gaz et jouant au soccer démontrent certainement que la Grande Guerre était différente des guerres précédentes. Cependant, tant les gradés et hommes de troupe que les officiers devaient augmenter leur endurance en portant leur masque à gaz pendant plusieurs heures

## **la perception des soldats se trouvant dans la ligne de tir a également changé durant la guerre**

d'affilée. Personne n'était à l'aise sous ces masques suffoquants, mais au moins, la plupart d'entre eux pouvaient continuer à combattre. Afin d'aider les soldats sur le front, on utilisait des cloches, des sirènes et des klaxons pour sonner l'alerte générale. Un grand nombre de soldats détestaient la guerre chimique et maudissaient les sentinelles anxieuses qui réveillaient la moitié d'une division à la vue du brouillard nocturne. Enfin, la menace et la peur n'épargnaient ni les recrues, ni les vétérans. Lorsqu'il y avait un nombre élevé de pertes attribuables au gaz, les officiers régimentaires en étaient tenus responsables car cela était perçu comme un manque de discipline; au bas de l'échelle hiérarchique, on menaçait souvent les soldats d'un sort affreux s'ils ne se conformaient pas aux mesures antigaz rigoureuses. Souvent, on amenait les recrues dans les hôpitaux afin qu'ils puissent constater de leurs propres yeux les effets du gaz sur les soldats – comme un instructeur l'a fait remarquer, « cela les motivait grandement à suivre l'instruction générale relative au gaz. »<sup>29</sup>

Les services antigaz, qui étaient solidement établis dans toutes les armées, dès le début de 1916, tentaient d'anticiper les mesures prises par l'ennemi. Ils n'y réussissaient pas toujours, mais au moins, on avait mis en place une structure pour donner une instruction efficace afin de prévenir la panique générale et les catastrophes, si de nouveaux gaz devaient être utilisés sur le champ de bataille. Même dans les unités efficaces, on comptait un nombre régulier de victimes des gaz, outre les problèmes innombrables occasionnés par les frictions et la diminution de l'efficacité au combat des soldats. Mais dans les unités mal entraînées, comme les troupes américaines inexpérimentées, les résultats étaient

désastreux. Au moment de l'Armistice, plus d'un quart de l'ensemble des pertes américaines étaient attribuables au gaz.<sup>30</sup> Quoi qu'il en soit, tous les soldats subissaient la tension occasionnée par les gaz toxiques, dans les unités bien entraînées comme dans les unités inexpérimentées.

Le fait que le gaz pollue l'air respiré par les soldats comportait des connotations sinistres. Avant la guerre, la plupart des gens avaient été touchés d'une façon ou d'une autre par la « mort blanche » – c'est à dire la tuberculose (ou consommation), la maladie qui a fait le plus de victimes au XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>31</sup> Puisque le gaz ravageait également les poumons, il était souvent associé à cette maladie contagieuse et aux mêmes images d'impureté. Comme les soldats victimes des gaz étaient soignés après la guerre dans des sanatoriums similaires où ils étaient secoués par une toux sèche opiniâtre et respiraient difficilement jusqu'à la fin de leur vie, habituellement assez brève, la crainte du gaz toxique s'est ancrée profondément dans l'esprit



« La crotte de nez masquée. »  
**L'équipement de protection contre les gaz a considérablement évolué pendant la guerre. Le casque protecteur « P-Helmet » ne faisait qu'ajouter au cauchemar de la guerre des gaz. De plus, il n'était pas très efficace. (Document obtenu des Archives nationales du Canada)**

de tous les survivants.

À la guerre, la crainte n'est pas toujours rationnelle, et tout comme les terribles bombardements d'artillerie, le gaz ne donnait pas aux soldats une chance de s'en tirer.<sup>32</sup> Le médecin canadien R.J. Manion a décrit les effets psychologiques terribles du gaz :

À la suite de cette attaque au gaz, un grand nombre de nos soldats ont dû être transportés à l'hôpital et les rescapés ont été déprimés pendant plusieurs jours. Le gaz affaiblit le moral des troupes. Les hommes n'ont pas peur d'affronter un ennemi qu'ils peuvent vaincre, mais ils détestent mourir comme dans un piège à rats, tués par un gaz contre lequel ils ne peuvent lutter...<sup>33</sup>

Toutefois, il ne faut pas exagérer le rôle du gaz. Ce sont les obus d'explosifs détonnants qui ont fait le plus de victimes durant la guerre et les hommes qui se trouvaient dans le rayon des explosions étaient enfouis vivants ou perdaient leurs membres un à un. Au dire de tous, un feu roulant de bombardements intenses occasionnait une peur paralysante, mais tandis qu'on a accordé toute l'attention voulue aux explosifs détonnants dans la majeure partie de la documentation sur le moral, les soldats et la psychologie, il n'en a pas été de même pour le gaz. Plusieurs années après la guerre, un des survivants a écrit : « Quelle sensation détestable et terrible que d'étouffer, de suffoquer et d'être incapable de respirer : un blessé par balle peut décéder des suites de ses blessures, mais il n'a pas l'impression que la vie est lentement expulsée de son corps. »<sup>34</sup> Négliger de considérer les effets du gaz toxique, ou supposer qu'il n'a fait que causer des millions de pertes durant la guerre, consiste à sous évaluer gravement l'utilisation diversifiée du gaz toxique sur les champs de bataille.

Le gaz fut une arme importante dans les arsenaux de toutes les nations et un agent essentiel de l'affaiblissement du moral et de la diminution de l'efficacité au combat des soldats. Ce fléau chimique occasionnait une tension psychologique et un malaise permanent chez les soldats. Chaque



flaque d'eau pouvant constituer un piège, chaque parcelle de terrain pouvant receler une substance causant des brûlures et la cécité, les soldats épuisés ne connaissaient aucun répit, tant sur le plan physique que mental. Comme l'a écrit un auteur contemporain : « Le gaz condamnait les soldats à une impuissance intolérable ».<sup>35</sup> On exagère à peine en affirmant que les fantassins qui se trouvaient dans les zones gazées, les yeux creusés par le manque de sommeil, affligés par des maux de tête continus et des épisodes de vomissements, la voix rendue grinçante par les faibles émissions de gaz, commençaient à ressembler à des morts vivants. Les effets sur le moral se manifesteraient plus tard, à mesure que la tension se poursuivait jour et nuit. Mais, au début, les traumatismes psychologiques attribuables au gaz ont été éclipsés par le nombre effroyable de pertes physiques. Après la guerre, le British Shellshock Committee a entendu en 1922 le témoignage de plusieurs médecins militaires selon lesquels le gaz toxique avait joué un rôle dans l'aggravation des troubles psychologiques. Comme un médecin britannique l'a fait remarquer : « Un bataillon au complet était presque affolé par le gaz et il continuait de vivre dans un tel état de tension que j'affirme que la peur joue un rôle important dans les émotions... Dans la majeure partie des cas, le gaz était une cause importante de la névrose d'angoisse. »<sup>36</sup>

Bon nombre de soldats estimaient que les substances chimiques qui brûlaient les poumons, causaient la cécité et occasionnaient des lésions aux organes génitaux dépassaient les limites de la guerre légitime. De plus, comme les soldats avaient trop de temps pour réfléchir durant la guerre des tranchées, ennuyeuse à mourir, il n'est guère surprenant de constater que des rumeurs circulaient constamment. Des récits au sujet de nouveaux gaz plus meurtriers et asphyxiants, qui pouvaient déjouer les masques à gaz, circulaient le long des lignes. On entendait toujours dire que quelqu'un avait aperçu un pauvre

soldat du régiment voisin empoisonné malgré son masque à gaz, replié dans la position fœtale ou assis droit sur une chaise. Il n'était pas impossible que les maudits scientifiques aient mis au point un nouveau gaz! D'autres récits au sujet d'obus à gaz qui dégageaient des rayons mortels ou des ondes électroniques causant des lésions au cerveau préoccupaient les officiers supérieurs. Les services des gaz français ont effectué le suivi de toutes ces rumeurs de 1917 à 1918 et ont fait aux Britanniques des comptes rendus les prévenant des effets sur le moral des rumeurs relatives au gaz.<sup>37</sup> Les Français attribuaient les rumeurs aux saboteurs allemands; en fait, elles provenaient de soldats ordinaires qui avaient peur du gaz et de nouvelles découvertes.

Les masques à gaz n'étaient pas, contrairement à ce que certains historiens ont prétendu, la solution à la guerre des gaz. Comme un soldat l'a fait observer :

*Nous nous regardons comme des grenouilles imbéciles aux yeux exorbitants. Lorsqu'on porte un masque, on ne se sent plus un homme à part entière. On ne peut réfléchir. L'air que l'on respire a été filtré, à part quelques substances chimiques. Un homme ne peut vivre grâce à ce qui traverse le filtre - il se contente d'exister. Son état mental devient celui d'un légume.*<sup>38</sup>

Les attaques au gaz auraient exténué n'importe qui, mais pour les soldats du front, déjà épuisés par les combats, c'était un facteur écrasant pour leur moral.<sup>39</sup> Dans un compte rendu d'après guerre de deux divisions américaines qui ont combattu en juillet et en septembre 1918, on reconnaît le rôle débilitant du gaz : « Les bombardements intenses au moyen d'obus au gaz entraînaient rapidement l'épuisement au combat. »<sup>40</sup> Après des mois de combats continuels, la fatigue s'installait et le gaz minait la santé et le moral des soldats jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que l'ombre d'eux mêmes. Dans un journal allemand que l'on a retrouvé, on pouvait lire : « Nous avons encore causé de nombreuses pertes grâce au

gaz toxique. Il n'y a rien de pire; il faut toujours apporter son masque avec soi et bientôt, il nous sera plus nécessaire qu'un fusil. La situation est vraiment épouvantable. »<sup>41</sup> Pour certains, cette sensation de terreur n'a jamais disparu. Robert Graves, un survivant des effets des gaz a écrit : « Depuis 1916, la peur du gaz m'obsède : n'importe quelle odeur inhabituelle, même un parfum prononcé de fleurs dans un jardin, suffit à susciter chez moi des tremblements. »<sup>42</sup> Le gaz est devenu le symbole ultime de la guerre des tranchées durant laquelle il a été conçu — c'était une arme d'attrition tactique qui servait à épuiser l'ennemi physiquement et mentalement, et son usage s'est constamment accru tout au long de la guerre.

Alors pourquoi au cours des générations suivantes les historiens ont ils omis de décrire adéquatement les effets du gaz durant la guerre? Les soldats eux mêmes ont pourtant fourni certains indices à ce sujet. En lisant leurs lettres, leurs journaux ou leurs mémoires d'après guerre, on relève de nombreuses indications des effets des gaz sur eux et leurs compagnons. On ne peut non plus nier l'effet d'une peinture comme celle de John Singer Sargent qui a su illustrer dans *Gassed* les terribles effets du gaz moutarde. Ce tableau dépeint des soldats qui marchent péniblement vers l'arrière, aveugles, les yeux recouverts d'un bandeau, une main sur l'épaule du soldat les précédant; cette illustration n'était pourtant que partiellement évocatrice pour les soldats parce que cette vision était devenue chose courante en 1918. Il ne faut pas oublier non plus le commentaire de Wilfrid Owen, l'un des poètes les plus poignants de sa génération, sur les effets du gaz toxique dans son poème intitulé « Dulce et decorum est » :

*...Gaz! GAZ! Vite, les gars! -  
Maladroïtement  
on enfle les casques peu  
pratiques juste à temps,  
mais quelqu'un se met à crier  
et à trébucher  
en se débattant comme un  
homme pris dans les flammes ou  
englué dans la boue...  
Dans tous mes rêves, sous mes*

yeux impuissants,  
 le gaz s'attaque à moi,  
 m'étouffant et me noyant.  
 Si vous pouviez vous aussi,  
 dans un rêve suffocant,  
 marcher derrière le wagon où  
 nous l'avons couché  
 et observer ses yeux blancs  
 tordus de douleur,  
 son visage heurtant  
 violemment le plancher comme le  
 masque du diable dégoûté de  
 l'immoralité;  
 si vous pouviez entendre, à  
 chaque secousse, le gargouillis du  
 sang  
 remontant de ses poumons  
 remplis d'écume,  
 aussi obscène que le  
 cancer...<sup>43</sup>[Traduction]

Vu l'abondance des preuves des effets dévastateurs de la guerre des gaz, tant dans les documents privés que les archives publiques et les publications contemporaines, il est encore plus bizarre que les historiens aient ignoré le rôle du gaz. Peut être s'agit-il d'une question de moralité. Au début, le gaz avait été décrit dans la propagande comme une arme d'extinction immorale : ceux qui en étaient victimes étaient asphyxiés comme des insectes et n'avaient pas le privilège de mourir comme des hommes. Pourtant, en moins d'un an, les commandants des deux parties belligérantes avaient fait taire leurs objections premières au sujet de l'immoralité de la guerre des gaz dans leur tentative désespérée de trouver un moyen de briser l'impasse des tranchées et de défendre leurs propres positions en attaquant l'ennemi au moyen de gaz. La perception des soldats se trouvant dans la ligne de tir a également

changé durant la guerre, et en 1917, très peu d'entre eux les considéraient encore comme une arme immorale. Cependant, après la guerre, on a encore qualifié le gaz d'arme insidieuse, et les pacifistes se sont unis pour tenter de le faire bannir.<sup>44</sup> Le stigmaté rattaché au gaz était puissant. Comme l'a fait observer Harold Hartley, un ancien officier des gaz et scientifique britannique : « Le gaz comptait très peu d'amis et les gens tentent désespérément de l'oublier. »<sup>45</sup> Plusieurs commentateurs de l'après guerre ont laissé entendre que la description du gaz comme une arme de destruction massive était bizarre puisqu'il n'a tué qu'environ 3 p. 100 de ses victimes, comparativement à 25 à 30 p. 100 dans le cas des armes conventionnelles.<sup>46</sup> Néanmoins, le gaz est demeuré dans l'imagerie populaire un agent frappant au hasard, suffoquant tous ceux qui se trouvaient sur son chemin et rendant le terrain inutilisable.

Afin de bien comprendre la Grande Guerre, il faut absolument lire les lettres, les journaux ou les mémoires d'après guerre des soldats. Conjointement avec les archives officielles disponibles, ils laissent entendre qu'il est fondamentalement faux d'affirmer que le gaz toxique est devenu inefficace après la distribution des masques à gaz. Il n'était guère réconfortant de savoir que seule une mince couche de tissu imprégné et de charbon constituait l'unique protection contre les gaz qui ravageaient les poumons, ou pire encore, contre les agents vésicants. Les masques à gaz ont sans doute sauvé des vies, mais ils n'ont pas su calmer la peur. Cependant, ils ont

diminué l'efficacité au combat et accru les frictions sur le champ de bataille. De plus, ils semblent être à l'origine de l'incompréhension, par un grand nombre d'historiens, de la nature de la guerre des gaz et du défi que représentait l'environnement chimique pour les soldats qui devaient y combattre.

\* \* \*

Revenons au soldat aux yeux exorbitants, quasiment surnaturel, du film intitulé *Ah! Que la guerre est jolie!* En 1918, on ne pouvait éviter les gaz et les combattants ne pouvaient se payer le luxe de s'enfuir, comme le recommandaient gaieusement les quatre soldats qui chantaient en 1915, revêtus d'une cape en tissu. La guerre des gaz était devenue un fléau constant sur les champs de bataille, et même les unités bien entraînées ont subi de lourdes pertes tandis qu'elles étaient obligées de combattre à travers les nuages chimiques. Mal interpréter le rôle du gaz toxique sur les champs de bataille de la Grande Guerre signifie que l'on n'a pas compris les systèmes d'armes complexes et interreliés qui étayaient toutes les doctrines offensives en 1918. Plus grave encore, cependant, minimiser l'importance des effets du gaz toxique ou l'estomper revient à nier le courage des soldats qui ont connu d'incroyables souffrances physiques et traumatismes psychiques lorsqu'ils ont dû combattre dans les conditions cauchemardesques du seul champ de bataille continuellement envahi par des agents chimiques de l'histoire de l'humanité.



## AU SUJET DE L'AUTEUR

M. Tim Cook a publié de nombreux écrits dans les revues spécialisées canadiennes et internationales et est l'auteur de *No Place To Run: The Canadian Corps and Gas Warfare in the First World War* (University of British Columbia Press, 1999), qui lui a valu le prix C.P. Stacey en l'an 2000 pour le meilleur livre de l'histoire canadienne. Il est l'historien de la Première Guerre mondiale du Musée canadien de la guerre et il est en train de préparer les expositions permanentes du nouveau musée qui ouvrira ses portes en mai 2005.

1. Ce document a été présenté le 1<sup>er</sup> août 2001 lors de la Clio in Ascendance conférence qui a eu lieu à Northampton en Angleterre. L'auteur désire remercier Sarah Klotz et Terry Cook qui ont soigneusement révisé le texte.

2. On trouve un certain nombre d'essais dans l'ouvrage de Brian Bond, éd., intitulé *The First World War and British Military History* (Oxford: Clarendon Press, 1991), qui témoigne des mythes relatifs à la guerre. Voir également l'ouvrage de Jay Winter, *Sites of Memory, Sites of Mourning* (Cambridge: University Press, 1995); de Jonathan Vance, *Death So Noble: Memory, Meaning, and the First World War* (Vancouver: University of British Columbia Press, 1997); de Hugh Cecil, « British War Novelists » paru chez Hugh Cecil et Peter Liddle, éd., dans *Facing Armageddon: The First World War Experienced* (Leo Cooper, 1996).

3. Au sujet de la minimisation de l'importance des gaz toxiques dans les récits généraux sur la Grande Guerre, voir les récents ouvrages de Keegan ou de Ferguson; dans leurs textes importants au sujet de l'évolution des combats sur le front de l'Ouest, Travers et Griffiths ne comprennent pas, eux non plus, le rôle diversifié du gaz toxique. John Keegan, *The First World War* (Key Porter Books, 1998); Niall Ferguson, *The Pity of War* (Basic Books, 1999); T.H.E. Travers, *How the War Was Won* (London: Routledge, 1992); Paddy Griffiths, *Battle Tactics of the*

Western Front: The British Army and the Art of Attack (New Haven: Yale University Press, 1994).

4. J.E. Edmonds et R. Maxwell-Hyslop, *Military Operations, France and Belgium, 1918* vol. 5, *History of the Great War in Public Documents series* (London: Macmillan, 1935-1947), p. 606, cité dans l'ouvrage de Edward Spiers, *Chemical Warfare* (Chicago: University of Illinois Press, 1986), p. 33.
5. Ludwig Fritz Haber, *The Poisonous Cloud*, (Oxford: Clarendon Press, 1986); Donald Richter, *Chemical Soldiers: British Gas Warfare in World War I* (Kansas: University Press of Kansas, 1992).
6. Shelford Bidwell et Dominick Graham, *Fire-Power: British Army Weapons and Theories of War, 1904-1945* (London, 1982); Bill Rawling, *Surviving Trench Warfare: Technology and the Canadian Corps* (University of Toronto Press, 1992); Paddy Griffith, *Battle Tactics of the Western Front* (Yale University Press, 1994); Albert Palazzo, *Seeking Victory on the Western Front: The British Army and Chemical Warfare in World War I* (Lincoln: University of Nebraska Press, 2000).
7. Augustin M. Prentiss, *Chemicals in War* (New York: McGraw-Hill Book Company, 1937) 637; Ulrich Trumpener, « The Road to Ypres: The Beginnings of Gas Warfare in World War I », *Journal of Modern History* 47 (septembre 1975).
8. Frederick Brown, *Chemical Warfare: A Study in Restraints* (Princeton: Princeton University Press, 1968), chapitre 1; Holger Holwig, *The First World War: Germany and Austria-Hungary, 1914-1918* (London: Arnold, 1997), p. 168-72.
9. H.H. Mathews, « An Account of the Second Battle of Ypres, April 1915 », *Revue canadienne de défense* 1, 3 (1924) 38.
10. Archives nationales du Canada (ANC), MG 30 E46, documents de Richard Turner, vol. 1, dossier 4, Rapport de la Cie no 3, 15e Bon, 48th Highlanders 20 24 avril 1915 – deuxième bataille d'Ypres.
11. ANC, archives du ministère de la Défense nationale, RG 24, vol. 1738, DHS 3 17 (vol. 2), H.E. Lloyd Owen à Duguid, le 14 août 1925.
12. John Ellis, *Eye-Deep in Hell* (London: Croom Helm, 1976), p. 66.
13. Pour plus d'information sur les pertes attribuables aux gaz et sur le choc initial causé par le gaz moutarde au sein de l'armée britannique, voir *The Problem of Chemical and Biological Warfare: Volume I de l'Institut international de recherche sur la paix de Stockholm. The Rise of CB Weapons* (Stockholm: Almqvist & Wiksell, 1971), p. 146; Sir W. G. Macpherson, et. al., *Official History of the War: Medical Services Diseases of the War, Volume II* (London: 1923), p. 282-294.
14. ANC, archives du ministère de la Milice et de la Défense (RG 9), III, v. 945, dossier 5 3, « Mustard Gas », une brochure publiée par la première armée en mai 1918.
15. ANC, RG 9, v. 4032, chemise 1, dossier 14, G.941/23-11; ANC, RG 9, vol. 3976, chemise 5, dossier 12, Notes on Enemy Gas In Ypres Area.
16. King's College, London, Sir Basil Liddell Hart Collection, documents de C.H. Foulkes, 6/10, « Morale effect. »
17. Basil Liddell Hart, *A History of the First World War, 1914-1918* (London: Little, Brown and Company, 1972), p. 319.
18. Lorraine Jordens, « Veterinarians in World War One », *Alberta History* 41, 2 (printemps 1993), p. 23; D.S. Tamblyn, *The Horse In War* (Jackson Press, 1930), p. 33.
19. ANC, MG 30, E14, documents français, vol. 1, dossier 4, Revised Copy of History of CAVC (Corps des vétérinaires de l'armée canadienne), 20.
20. D.C. MacArthur, *The History of the Fifty-Fifth Battery, C.F.A.* (Hamilton: H.S. Longhurst, 1919), p. 18.
21. King's College, documents de Foulkes, 6 28, Instructions on the use of lethal and lachrymatory shells, mars 1918.
22. Voir l'ouvrage de David T. Zabecki, *Steel Wind: Colonel Georg Bruchmuller and the Birth of Modern Artillery* (Westport: Praeger, 1994); de A.G.L. McNaughton, « Counter-Battery Work », *Revue canadienne de défense*, vol. III, n° 4, (juillet 1926); de Albert P. Palazzo, « The British Army's Counter-Battery Staff Office and the Control of the Enemy in World War I », *Journal of Military History* 63 (janvier 1999), p. 55 74.
23. ANC, RG 9, vol. 3081, dossier G-13 36 partie 3, Anti-Gas Conference for Command Chemical Advisors, 22 avril 1918, 3.
24. Selon Hartley, en juillet 1918, les entrepôts de munitions allemands contenaient 50 p. 100 d'obus à gaz. Les entrepôts saisis plus tard dans l'année par les Alliés contenaient entre 30 et 40 p. 100 de ces obus. Harold Hartley, « A General Comparison of British and German Methods of Gas Warfare », *Journal of the Royal Artillery* (février 1920), p. 498; Victor Lefebure, *The Riddle of the Rhine* (London: W. Collins Sons & Co. Ltd, 1921), p. 77-80. Au moment de l'Armistice, les obus chimiques composaient 35 p. 100 des approvisionnements de combat français, 25 p. 100 de ceux des Britanniques et 20 p. 100 de ceux des Américains (on prévoyait un ratio de 25 p. 100 pour 1918). Spiers, *Chemical Warfare* 26; Alden Waitt, *Gas Warfare* (New York: Duell, Sloan and Pearce, 1942) p. 100; les statistiques américaines proviennent de l'ouvrage de Charles E. Heller, *Chemical Warfare in World War I: The American Experience, 1917 1918 Leavenworth Papers no 10*, (Kansas: Combat Studies Institute, 1984) p. 59; et les statistiques britanniques de celui d'Albert Palazzo, « Tradition, Innovation, and the Pursuit of the Decisive Battle: Poison Gas and the British Army on the Western Front, 1915-1918 » (PhD diss., Ohio State University, 1996), p. 430-5.
25. ANC, RG 24, vol. 20543, dossier 990.013 (D11), U.S. Army Chemical Corps report on 26th Division, 69.
26. Rudolph Hanslian, « Gas Warfare: A German Apologia », *Revue canadienne de défense* VI.1 (octobre 1928), p. 100.
27. Pour des informations sur la mise au point de masques à gaz britanniques durant la guerre, voir l'ouvrage de Tim Cook, « Through Clouded Eyes: Gas Masks in the First World War », *Bulletin of Material History* 47 (printemps 1998).
28. Afin d'étudier ces questions, voir l'ouvrage de Tim Cook, « Creating Faith: The Canadian Gas Services in the First World War », *Journal of Military History*, 62 (octobre 1998), p. 755 86.
29. Heller, *Chemical Warfare*, p. 58.
30. Pour des informations sur les pertes américaines attribuables au gaz, voir l'ouvrage de Heller, « The Peril of Unpreparedness. » ainsi que les études menées par le U.S. Army Chemical Corps Historical Office, The 26th Division East of the Meuse, September 1918 et The 79th Division at Montfaucon, October 1918; on y cite en exemple deux divisions qui ont été décimées par les gaz toxiques des Allemands. Les rapports sont contenus dans les dossiers 990.013 (D11) et 990.013 (D14), ANC, RG 24, volume 20543.
31. C. Stuart Houston, R.G. Ferguson: *Crusader Against Tuberculosis* (Toronto: Hannah Institute and Dundurn Press, 1991) p. 54; A.F. Miller, « The New Knowledge of Tuberculosis », *Canadian Medical Association Journal* 50 (mars 1944); Darlene J. Zdunich, « Tuberculosis and the Canadian Veterans of World War One » (thèse de maîtrise, Université de Calgary, 1984), p. 69-70.
32. Dans son ouvrage fascinant sur l'expérience des soldats au combat, Holmes allègue que l'incapacité de riposter durant un bombardement ennemi — d'explosifs détonnants ou de gaz — est l'une des caractéristiques qui altéraient tellement le moral. Richard Holmes, *Firing Line* (London: Pimlico, 1985) p. 29.
33. R.J. Manion, *A Surgeon in Arms* (New York: Doran, 1918) p. 79.
34. Extrait de l'ouvrage de Haber, *The Poisonous Cloud* p. 292.
35. Geoff Dyer, *The Missing of the Somme* (London: Penguin Books, 1994) p. 47-8.
36. Armée britannique, Report of the War Office Committee of Enquiry into « Shell-Shock » (London, 1922) p. 67.
37. ANC, RG 9, vol. 3982, chemise 3, dossier 7, « Report on the Periodical Outbursts of Reports Announcing Extraordinary Discoveries Made by the Enemy. » 2; voir l'ouvrage de Lefebure, *The Riddle of the Rhine*, p. 117 119, pour plus de détails sur les rumeurs.
38. ANC, archives de la Commission canadienne de radiodiffusion, RG 41, 78th Battalion, F.G. Thompson, 1/8; Winter, *Death's Men*, p. 124.
39. Voir à ce sujet l'ouvrage de Anthony Kellett, *Combat Motivation* (Boston: Kluwer-Nijhoff, 1982) p. 126 129 et de Sir W.G. Macpherson, et al., *Official History of the War: Medical Services Diseases of the War, Volume II*, (London: 1923) p. 258.
40. Brown, *Chemical Warfare*, p. 36-7.
41. Heller, *Chemical Warfare*, p. 22-23.
42. Robert Graves, *Goodbye to All That* (London: Penguin Books, 1929), p. 220.
43. Extrait de l'ouvrage de Martin Gilbert, *The First World War* (New York: Henry Holt and Company, 1994), p. 352 3.
44. Au sujet du débat d'après guerre sur la moralité des armes chimiques, voir l'ouvrage de Tim Cook, « Against God-Inspired Conscience: Perceptions of Gas Warfare as a Weapon of Mass Destruction, 1915-1939 », *War & Society*, 18, 1 (mai 2000), p. 47 69 et de Hugh R. Slotten, 'Humane Chemistry or Scientific Barbarism? American Responses to World War I Poison Gas, 1915-1930', *The Journal of American History* (septembre 1990), p. 476 98.
45. Harold Hartley, « A General Comparison of British and German Methods of Gas Warfare », *Journal of the Royal Artillery*, (février 1920), p. 492.
46. Au sujet de ce débat d'après guerre, voir l'ouvrage de Robin Higham, *The Military Intellectuals in Britain: 1918 1939* (New Jersey: Rutgers University Press, 1966), p. 46, 69 70, 186; de J.F.C. Fuller, *War and Western Civilization, 1832 1932* (New York: Books for Libraries Press, 1969), p. 234 5 et de Basil Liddell Hart, *Thoughts On War* (London: Faber and Faber Ltd, 1943), p. 174 5.